

Demeuré seul avec les femmes, le carrossier s'expliqua :

« Je viens vous prier de prêter un peu l'oiseau d'Agnès pour égarer mon pauvre enfant malade, bien malade, mes voisines, et si faible, qu'on n'a pu l'habiller avec mes lourds habits, ni même avec les siens, si légers qu'ils sont. Il a vu, à l'autonne, l'oiseau d'Agnès durant la dernière visite que vous a rendue sa mère avec lui... sa pauvre mère qu'il appelle sans trêve et sans repos.

— Ah ! mon voisin, nous nous le rappelons ! — Oui, oui, nous nous le rappelons, interrompirent les femmes avec un soupir. Le carrossier demeura un peu sans parler ; un homme ne veut pas laisser deviner qu'il pleure. « L'oiseau donc, reprit-il, est resté dans la mémoire d'Amé, qui s'est mis à dire, ce matin et à chaque instant depuis : « J'ordonne que j'entende chanter l'oiseau qui chante dans la maison d'Agnès ! Je veux entendre chanter l'oiseau et puis voir ma mère ! Je le commande, ô mon père ! moi, je ne peux pas marcher ; allez donc vite, allez ! car c'est aujourd'hui la fête des Innocents. » Hélas ! le pauvre enfant n'a pas encore pu comprendre que sa mère est morte depuis trois mois, et qu'on ne peut la lui rendre. On ne peut que lui prêter l'oiseau ; prêtez-le-nous, s'il vous plaît, pour tâcher de la faire sourire, lui qui n'a qu'un soufre, et si vous croyez qu'Agnès ne s'y oppose pas.

— Comment ! repartirent vivement les mères, Agnès sera trop contente d'égarer le pauvre Amé ; et l'aïeule sortant en toute hâte appela sa petite-fille pour lui faire part de la demande du carrossier.

« Puisque tu me représentes, ajouta-t-elle, j'ai besoin de savoir si tu devines ce que je répondrais moi-même. Qu'allons-nous décider ? » Agnès resta interdite, et une grande rougeur lui monta au visage. Elle avait toujours vu sa grand'mère prêter cordialement toutes ses humbles possessions ; mais son oiseau !... Son oiseau qu'elle appelait Iris lui était infiniment cher. Néanmoins : « Amé est donc malade ? » fut sa première exclamation ; puis, « Iris aura froid dans la rue ! » fut la seconde, et ses grands yeux doux restèrent attachés avec indécision sur les regards encourageants de sa grand'mère.

« L'oiseau n'aura point froid sous le manteau du voisin, et le pauvre Amé sera réjoui dans son lit s'il entend chanter l'oiseau. »

Agnès partit comme un trait.

« Porte-toi bien, dit-elle après avoir atteint avec effort, sur l'appui de la fenêtre, la cage de son petit chanteur. Au revoir, Iris ! » et elle baisa le grillage.

Quand l'aïeule dit qu'elle faisait précisément ce qu'elle ferait à sa place, cette parole fit couler la consolation sur le cœur serré d'Agnès. Alors elle suivit courageusement sa mère, portant la cage à M. d'Artois, qui l'attendait avec anxiété. Comme il vit qu'une larme pendait à l'œil d'Agnès, il craignit qu'elle n'allât se dédire ; mais il ne la connaissait pas. S'apercevant tout à coup que l'oiseau n'avait plus de nourriture dans l'auge, Agnès, avec une sagacité toute précoce, retint par son manteau le voisin qui emportait la cage, courut vers une armoire à elle, faite à sa taille, et qui fermait à clef, puis elle cria :

« Prenez ce mouton et ce mil pour faire chanter l'oiseau ; s'il voit qu'on pense à lui, s'il voit tomber du mil, il chantera tout de suite. Je veux qu'Amé soit content, mais je veux que mon oiseau mange aussi ! »

La prévoyance d'Agnès fut approuvée des parents et le pauvre père, emportant soigneusement la cage sous son manteau, doubla la provision chez le grainetier dont les sacs étaient ouverts sur son passage, à l'autre rang de la rue, puis il partit à grands pas.

LE Puits MITOYEN.

Durant ce temps, Just, enflammé d'espoir, avait apparu trois fois, chuchotant des paroles mystérieuses à sa grand'mère, l'attirant à part au fond de la maison, puis retournant faire l'école buissonnière dans une partie de la ville appelée le Grand-Casteln, au pied du rempart où son oncle Jean travaillait à peindre des équipages et des blasons. L'oncle Jean, comme son frère, excellent dans ce genre de peinture. Il y avait dans cette longue rue déserte, bordée de jardins et d'arbres alors couverts de neige, des tailleurs de pierre habillés de peaux blanches, de chapeaux blancs, et blancs eux-mêmes jusqu'à leurs yeux noirs et brillants comme des charbons ; puis un corlier filant sa corde par quelque saison que ce fut, ce qui était très-agréable à regarder pour Just, qui pouvait impunément passer le jour à ne rien faire en attendant son oncle. Pour combler la satisfaction de l'écolier, la lune commençait à se lever rouge et large au-dessus de l'horizon, à travers la gelée étincelante, et Just, fort jeune encore, se persuadait que cette figure d'or était un saint couché à plat ventre dans le ciel pour regarder sur la terre le mal ou le bien qui s'y passe. Le frère d'Agnès interrompait parfois ses contemplations en frappant par un

transport redoublé ses castagnettes d'ardoise, puis retournait faire une nouvelle commission de son oncle à sa grand'mère ; il ne se sentait pas de joie, car il était utile, et prévoyait un beau repas.

Après les allées et venues de Just, la grand'mère, plus affairée, allait et venait au bout du logis sobotaire, ôtant soigneusement la clef de la salle bleue, chaque fois que Just était rentré furtivement, on ne savait pourquoi.

Et voici pourquoi : un puits mitoyen séparait la cour des Allouhoff d'avec celle d'un étamier paisible qu'on appelait don Gaspar, à cause de son origine espagnole. C'était le meilleur voisin du monde. Le puits se fermait d'un côté par un large volet en bois, de l'autre par le même secours ; les deux volets clos aux verrous, chacun était chez soi.

Aux heures fréquentes des lavages intérieurs qui font couler dans les allées des filets d'eau perpétuels, les deux volets s'ouvraient en même temps d'une cour à l'autre, les femmes se saluaient amicalement et parfois se contaient leurs peines. Dans les jours heureux, c'étaient des discours enjoués, des louanges sur leurs enfants, de gracieux rapports de mères s'excitant d'un mutuel exemple aux vertus domestiques, et quelles mères en possédaient plus que celles arrêtées alors au rendez-vous du puits mitoyen ! Elles étaient belles de leurs devoirs accomplis ; elles étaient pures comme l'eau qu'elles puisaient pour assainir leurs humbles demeures.

Dans le courant du jour ici raconté, pour ménager une surprise plus grande à la famille et à sa bru elle-même qu'elle ne mit pas dans la confiance, l'aïeule avait envoyé à son fils Jean un cheveau de lin bouilli, emblème naïf d'un long malentendu, et signal de jour où la querelle allait enfin se dévider entre les deux frères. Sur la réponse de Jean, apportée par Just, qui l'avait instruit de la détresse du ménage, cette mère inventa le secret de l'introduire, au moyen du puits, tout ce que l'oncle envoyait par l'intrepide écolier. Just fit trois voyages, les poches pleines ; entrant furtivement par l'allée de don Gaspar, qui riait de tout son cœur du tour fraternel de l'oncle Jean. Vers le soir, un marmiton lut guidé par le voisin jusqu'à la margelle du puits ; on frappa au contrevent pour la quatrième fois ; la grand'mère ouvrit avec précaution ; le seau suspendu comme un panier d'abondance transporta de son côté les dons providentiels qui arrivaient de l'autre, et son cœur réjoui battait d'une joie d'enfant en se prêtant à cette sainte fraude. Sur quoi sa belle-fille, ignorante de tout ce qui se passait, ne se retint pas de lui dire :

« Mon Dieu, ma mère, que vous allez souvent au puits par le froid qu'il fait ! »

A quoi l'autre répondit : « Ma fille, n'y prenez pas garde ; il faut ce qu'il faut. » Et elle souriait avec mystère. Mais sa fille ne le voyait pas, car la brune commençait à répandre une teinte grise sur les yeux. La brune tombe vite en décembre.

MME DESBORDS-VALMORE.

(A continuer.)

SCIENCE.

Compte-rendu du Cours de Langue Française

Donné par M. le Prof. DEVISME, à l'École Normale Jacques-Cartier.

ORIGINE ET FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE.

(Suite.)

Avant de passer le Rhin, les Francs formaient une confédération de diverses tribus, occupant le territoire compris entre le Weser, le Mein, le Rhin et la Mer du Nord. Le *Francique* (langue des Francs) devait alors se composer d'autant de dialectes que la confédération comptait de tribus ; mais, dans la Gaule, tous ces dialectes paraissent s'être fondus dans trois dialectes principaux, usités parmi les conquérants qui s'étaient fixés entre le Rhin et la Loire. Au nord, était le *Ripuair* ; à l'ouest, le *Neustrien*, et à l'est, l'*Austrasien*. Par leur position sur les confins de la Germanie, dont ils n'étaient séparés que par le Rhin, les Francs Ripuaires et Austrasiens voyaient leur population se grossir sans cesse de nouvelles bandes germaniques qui passaient le fleuve pour venir s'associer à leur fortune. Dans l'un et dans l'autre pays, le latin disparut entièrement comme la langue usuelle, soit que les Gallo-Romains eussent été exterminés par les Barbares, soit, ce qui est plus probable, qu'ils eussent été refoulés par eux dans l'ouest et